

Un ciel brûlant

Rico, c'est le genre à flamber sur la roue arrière de sa moto quand il passe un carrefour ; pas sur une meule de cave, non : un moteur énorme pris dans un carénage de course, une fusée, avec deux roues musclées comme les biceps d'un malabar pas très commode. C'est très con quand on y pense. Et c'est surtout très dangereux : La route, c'est pas un univers pour les acrobates, question d'espérance de vie.

Mais faire gaffe, ça n'aurait pas fait les affaires de Rico. Son truc à lui, c'était d'enfiler son plus beau tee-shirt noir, avec un nom de groupe punk métal du genre « *Crazy Hell* » ou « *Death Motor* », en lettres de feu et d'acier. Lisser ses grands cheveux noirs avec un gel « effet mouillé » ou « vu à la télé », pour finalement les arranger soigneusement en pétard façon « j'ai oublié de me coiffer et il faut que ça se voie ».

Enfin, sortir en ville comme on rentre en scène : crânement, avec un air de matamore. Être le torero dont le regard noir perce les murs sanglants de l'arène. Les naïfs pensent toujours que c'est par bra-

vade que le torero a le regard perçant. Alors qu'en vérité, si son regard fixe les murs de l'arène, c'est pour mieux contempler le doux visage de la madone.

Alors faire hurler le moteur et chauffer à blanc les chromes de la moto, c'était pour les beaux yeux d'une fille, à coup sûr.

Pour être bien certain de faire du bruit même au feu rouge, Rico avait monté une sono sur son engin, un bidule qui crachait une musique en fusion. Toujours à fond, question de principe. Et Rico ne rigolait pas avec les principes. Surtout quand il était question de moto et de rock'n'roll.

À le voir, on comprenait que c'étaient des manières de gamin. Une façon de dire aux braves gens qui le méprisaient un peu à cause de son âge, « je suis malheureux... et c'est de votre faute... » Rico traînait sa révolte comme une mauvaise maladie de peau. Il refusait le monde qu'on lui proposait, mais il était en même temps totalement aliéné à cette époque de clinquant et de biens de consommation. Fallait le regarder choisir ses fringues dans les braderies avec le soin d'une midinette, et lustrer sa moto comme le quidam du samedi lavant sa baignoire. « On devrait parler de maux de consommation », disait-il parfois un rien pédant – il l'avait lu dans un journal chez sa mère communiste – la formule lui avait plu. N'empêche, Rico n'aurait lâché sa moto pour rien au monde ! Peut-être même pas pour la belle Lina, cette jolie blonde un peu gironde qui tenait la boutique de la station Caltex, où il venait régulièrement faire le plein de carburant : un peu d'essence et pas mal de bisous.

Lina et Rico, « c'est de l'amour pour de vrai », comme dit Lina, qui est une romantique, normal vu que c'est une fille et que les filles elles ont toujours la larme à l'œil à la fin des films qui passent au Ciné Complexe. Faut dire aussi que Lina elle a le chic pour aller voir les films d'amour, des sornettes à l'eau de rose avec des acteurs à la mèche rebelle et des actrices aux yeux mouillés. À la fin, le comédien claque un sourire dentifrice puis s'en va pour des aventures incroyables, au bout du monde. Forcément la belle malheureuse reste plantée là, sur le quai, comme une plante verte avec parfois son petit chien-chien pour la consoler. Toujours la même histoire. Rico lui, il préfère les films de mafia, de karaté, quand y a de la baston, parce que les muscles et les flingues, ça ! c'est vraiment un truc de garçon.

N'empêche, elle l'a dans la peau son Rico. Faut voir comment Lina s'illumine derrière la caisse de la boutique de la station service, quand Rico apparaît dans l'embrasure de la porte, ruisselant de sueur et d'essence, puis qu'il s'avance pour payer son plein de super. Un instant avant, elle tirait la tête des mauvais jours, une tronche de grisaille, le sourire à l'envers et l'ennui dans les yeux, à boudier les malpolis qui lui achètent des barres de chocolat rien que pour loucher sur ses nibards. Rico rentre dans la boutique... et soudain ! C'est Las Vegas ! Tellement ses yeux brillent. Le sourire remonte d'un coup jusqu'aux oreilles. Il irait même plus haut encore le sourire si l'anatomie le permettait, peut-être bien qu'il ferait le tour et que ça lui dévisserait la tête !

Quand Rico allonge son corps au-dessus du comptoir pour lui laisser en guise de monnaie une poignée de tendres baisers, elle s'allume comme un sapin de Noël. Et quand Rico s'en va, elle reste plantée là encore un moment à clignoter, comme ça jusqu'à ce que son patron ou le client suivant la rappelle à l'ordre.

Rico est moins démonstratif. C'est un motard. Faut pas mélanger les genres. Faut pas se laisser aller au sentiment. Déjà quand elle est là avec sa bouille de jackpot illuminé, lui, ça lui fait un petit sourire crispé, presque gêné. C'est comme s'il avait un peu honte de s'être attaché à cette gamine. Pourtant s'il devait choisir entre Lina et sa moto, à la réflexion, il n'était pas sûr de choisir sa moto. Ces gars-là ont toujours plus de cœur qu'ils ne veulent bien le laisser paraître.

Les banlieues d'Angoulême, c'est un peu n'importe quoi. Les zones industrielles se la coulent douce, en pleine nature, au bord d'un fleuve qui se donne par endroits des airs de petit frère de l'Amazone. Tu traverses la cité à loyer modéré, en saluant à l'occasion quelques lascars blafards un peu cagnards qui counillent au soleil, et tu débarques illico sur un terrain de golf, où d'autres bandits se la pètent en chemisette, sirotent un *drink* d'une main gantée de cuir et poussent négligemment le caddie à l'ombre de grands chênes centenaires.

Tu crois sortir de la ville... et vlan! Te voilà cerné de pavillons propres avec le jardin de dix

mètres carré qui tourne autour du garage. Et partout, au bord de l'eau, sur la place du village, entre la cité et le golf-club : des usines, des usines, des usines !

De vieilles usines crasseuses, ouvertes ou fermées selon les cas. Quelques-unes qui fourmillent encore un peu de gars en bleus et de filles en blouses, des qui vibrent en laissant échapper la buée d'une chaleur moite. On dirait des ruches. Pas beaucoup de flambant-neuves, plutôt des reines du temps jadis dont les ors auraient jauni, des usines qui sont en train de fermer. Et au milieu : les ouvriers, qui triment dur, vendent leur santé et suent sang et eau tant qu'ils peuvent pour tenter de s'y retrouver, à joindre les deux bouts de leur ficelle de vie, avec un salaire tellement minuscule que finalement certains préfèrent le « RÉMI », qu'est plus facile à boire et qui fait moins transpirer vu qu'on n'a plus le contremaître sur le dos. Mais être payé à rien foutre, ça rend dingy, faut l'savoir avant de se lancer dans la faïnéantise.

Le père de Rico travaillait dans une de ces usines. Quant à savoir laquelle, c'était une autre paire de manches de bleu. Ça changeait tellement souvent, au gré des contrats que voulaient bien vous fourguer les agences d'intérim, au gré des « restructurations » comme on disait dans le journal... qu'il était difficile de s'y repérer. On avait tôt fait de se pointer un matin à l'usine de la veille et de s'apercevoir que c'était plus la bonne. Un jour on fabriquait des saucisses, le lendemain on appre-

nait la couture des pantoufles. Un autre jour on s'esquintait la santé sur une chaîne de fabrication de batteries au cadmium nickel. Pas nickel le cadmium, si on en jugeait par la nuance verdâtre que prenaient les gueules de ceux qui s'y collaient. Mais la santé et l'environnement, c'est pas la priorité quand il faut manger, et payer le charbon pour une chaudière qui va rendre l'âme.

Bref, pas de quoi séduire la jeunesse d'un Rico.

C'était en revanche l'une de ces usines fermées qui lui servait de repaire. Une ancienne fabrique de chaussons, au bord du fleuve, quasiment les pieds dans l'eau. Le chausson, c'était une vieille spécialité en désuétude dans la région.

Faut vous dire que c'était pas évident de conquérir le monde avec des pantoufles aux pieds. Pourtant un milliard de chinois, ça fait pas loin de deux milliards de pompes en feutre. À raison d'une par an, c'est la fortune au bout du pied !

Quant à la bande dessinée, la nouvelle passion du maire, c'était bon pour les bourgeois qui se fringuaient comme des artistes et qui traînaient dans la ville leurs silhouettes d'anciens Parisiens en mal de province. Pas le truc pour Rico, qui préférait passer ses heures à traverser les avenues en moto, à bricoler son engin dans le hangar un brin pourri de cette usine désaffectée. Il se sentait bien, sur ce bord de fleuve. « Rico la bricole » l'appelaient ses copains qui connaissaient son talent pour pousser les moteurs des deux roues dans leurs derniers retranchements. « Rico le rigolo » faisait écho son père, qui éprouvait un curieux

mélange de tendresse et de mépris pour ce sale gosse de vingt ans qui refusait d'aller trimer à l'usine. « Si t'avais bossé t'aurais même pu aller dans les bureaux » répétait à l'envie le paternel. Mais Rico s'en moquait. « Les bureaux, c'est rien que l'usine avec de la moquette au sol et du mobilier en kit à la place de la chaîne ».

Moto, musique à fond, frime... tenir le pavé dans les rues crasseuses des faubourgs pendant que les pingouins se réservaient le haut de la ville, voilà sa vie. Une vie à côté du fleuve. Comme il passe le fleuve, la vie s'écoule. Une vie à rester à quai. Une géographie intime à l'image de cette grande ville de province, qui saigne son fleuve en déversant les résidus de son industrie en déclin sur une ruralité en panade, avec des ambitions tellement grandes qu'on dirait des rêves, comme des étoiles tombées du ciel.

Torse nu et bronzé sous un blouson de cuir aux couleurs vives, le regard ironique de celui qui sait instinctivement que sa rébellion ne le mènera nulle part, mais qui ne parvient pas pour autant à se soumettre, un peu simple mais attachant, Rico ambitionnait seulement de traverser la ville comme l'existence : à fond la caisse. Quand il se décourageait, il se laissait aller tranquillement à de longues siestes sur un sofa miteux chiné sur un trottoir et placé dans une des salles pourries de la vieille usine désaffectée qui était son refuge.

Lina pendant ce temps, vend du carburant et des friandises. Les automobilistes et les chauffeurs

de poids-lourds qui s'arrêtent à la station Caltex ne sont pas des mauvais bougres. Mais à la fin de la journée, la peau laiteuse de Lina sent comme une odeur d'essence mêlée de transpiration. Ça ne déplaît pas à « Rico la bricole » ce parfum de cambouis. Il aime passer ses mains charbonneuses sur la peau aux effluves de gazole de sa blonde et pulpeuse fiancée.

Mais Lina s'ennuie. Elle aimerait bien « sortir d'ici », et s'en aller « vanille fraise » vendre autre chose que des glaces et de l'essence, à l'autre bout du monde, comme dans la chanson d'Alain Souchon. Elle dévore les magazines, guette les images à la télé de ces contrées lointaines qui ont l'air d'être si douces, pas comme « la vie à la con, la vie qu'on mène ici bas », dans les tracas, les embouteillages et le gazole.

Elle en rêve la nuit, de son Rico l'emmenant sur sa moto dans le ciel, traversant les plaines et les océans pour se garer là-bas, au bord du lagon bleu, juste sous le palmier qui fait si joli sur la photo.

Au lieu de ça, elle fait la caissière un peu molle. Elle transpire dans sa petite robe d'été et subit les clients avec une sorte d'absence et de lassitude aimable et morne. « C'est combien les fraises Tagada ? » « Pompe 5, quarante euros. » « Elle est mignonne la petite demoiselle. » Des fois elle pleure un peu en cachette. Et ça lui fait couler le rimmel, elle aussi.

Quand Rico s'arrêtait pour prendre de l'essence et qu'il la trouvait dans cet état, qu'il la voyait comme ça avec la tristesse sur le bord des yeux,

ça lui faisait mal au cœur. Il aurait voulu lui déposer un baiser sur chaque paupière pour qu'elle voie la vie en rose. Une si jolie fille ! Il aurait tant voulu lui offrir une autre vie. Mais sans argent, comment voyager ? Alors il lui offrait parfois des fleurs, des fleurs de saison forcément puisqu'il les volait dans les parterres municipaux. Elle lui disait qu'elle trouvait ça « super romantique ». Et lui, pour ne pas donner l'impression de se laisser attendrir, il crânait un peu histoire de tenir son rang de voyou.

Quand le patron de la station les surprenait à gazouiller comme ça, il les engueulait avec une telle rage, qu'on aurait dit qu'il avait jamais été amoureux. Alors, immanquablement, Rico serrait les poings. Vexé, il repartait en faisant chauffer la gomme sur l'aire bitumée de la station Caltex. Puis il allait se calmer dans son repère, à casser les quelques carreaux qui restaient, en regardant des films de karaté sur une vieille télé qu'il avait branchée en pirate sur le poteau EDF le plus proche.

« Casser les carreaux, c'est une métaphore », lui avait expliqué un prof du temps où Rico allait encore à l'école. C'est un défoulement qui soulage la colère qu'on porte en soi, cette rage qui vous étouffe parfois tellement c'est lourd. N'empêche, la métaphore elle faisait du bien. Les vitres explosaient en faisant des éclats comme un feu d'artifice, avec un bruit pareil à un riff déjanté de guitare *hard core*. Puis les brisures retombaient comme une pluie de glace ou de neige, avec mille petits échos évoquant les clochettes d'un traîneau dans le lointain. C'était comme la réalité qu'on explosait

à tour de bras. Ah, si le monde crasseux dans lequel on se débattait avait pu ressembler à un écran, alors bien des fois on l'aurait fracassé! Et tant pis pour les conséquences. Mouais... sauf que si Rico lui avait mis son poing dans la gueule au patron de la station, les ennuis auraient débarqué fissa, avec leurs tronches de poulets, leurs menottes, le fourgon et tout le toutim. Alors mieux valait se tenir à carreaux... c'était le cas de le dire. C'était pas le moment d'attirer l'attention... Sur-tout quand d'obscures cogitations commençaient à prendre une méchante forme dans votre petite tête de mioche.

Le commissaire Supèru n'était pourtant pas un mauvais bougre. Et la ville pouvait se réjouir d'avoir avec lui un patron de la police plutôt flegmatique et mesuré. Pas le genre à faire du chiffre pour guigner une carrière.

Avare de paroles et plutôt diplomate quand il fallait l'ouvrir, on avait du mal à savoir ce qu'il pensait vraiment. Son adjoint, Bigogno, ne se rappelait pas l'avoir jamais vu en colère. Ce qu'il aimait lui, le commissaire, c'était traîner son vieil imperméable et son chapeau mou le long du fleuve. On le voyait souvent du côté du parc avec son chien « Bonhomme », un setter irlandais qui avait oublié d'être con, fait rare pour son espèce. En vieillissant, le chien était devenu un modèle de compagnon, apathique et sympathique : Bonhomme supportait avec une infinie patience tous les sales gosses du parc qui venaient sans

arrêt le caresser et l'embêter, avec ce mélange de crainte et de cruauté qui est une chose spéciale aux gamins.

Dans le parc, les promeneurs s'extasiaient devant les rosiers superbes. Les amoureux se bécotaient sur les pelouses, au grand dam des gardiens qui avaient déjà fort à faire avec les mômes. Les plus jeunes couraient après des ballons en labourant le gazon avec leurs pieds malhabiles. Pendant que les plus grands cherchaient dans les arbres les cachettes de pirates imaginaires que leurs jeux avaient inventés. Et tout ce petit monde se fichait avec une belle assurance de l'interdiction de fouler les pelouses et les parterres fleuris.

Le commissaire promenait son allure flegmatique sur le bord du fleuve. Il avait presque toujours le nez légèrement relevé, humant les courants d'air, regardant le sommet des arbres et la course des nuages. À tel point qu'il se cognait régulièrement dans tout ce qui se présentait sur son passage : on l'avait aperçu plusieurs fois s'excuser auprès d'un réverbère avec la distraction charmante d'un Tryphon Tournesol. C'était comme si le vent lui portait des informations secrètes et codées que lui seul pouvait comprendre. Il faut croire que ça lui réussissait, vu le nombre d'affaires mal embarquées qu'il était parvenu à résoudre en douceur. Un bon flic en somme, comme les aime la hiérarchie, et plus encore la population débonnaire du coin. Le commissaire n'était pas le genre à la ramener quand le préfet se faisait gratifier d'une médaille ministérielle devant tout le gra-

tin du département alors que c'était lui, Superu, qui avait fait tout le boulot.

Quand il ne levait pas le nez en l'air, le commissaire observait depuis les bords du fleuve, pendant des heures, les carpes et les petites fritures qui frétilaient dans l'eau. À certains endroits du parc on en voyait des quantités à cause des promeneurs qui nourrissaient les canards avec du pain, et les poissons par la même occasion. Superu avait toujours quelques grains de maïs dans sa poche ou un morceau de pain sec. Il le jetait tout en douceur et discrétion, sans lever le bras, de façon à ne pas attirer les canards qui auraient repéré le geste de loin. Sa passion à lui, c'était les poissons. Il connaissait des carpes centenaires qu'il appelait par leur petit nom comme si elles lui avaient été aussi familières que son chien Bonhomme.

Autrefois il avait été un pêcheur émérite. À la cuillère, l'arme des pêcheurs de carnassiers, il avait battu plusieurs records régionaux en levant des perches rondes comme des ballons et des brochets longs comme des trains de banlieues. Il s'était mesuré aux plus grands dans les concours.

Puis il s'était rapproché de Thérézien de Bassac, un moine pêcheur tellement vénéré qu'on se demandait parfois s'il existait vraiment. Certains vieux gars du coin disaient qu'il était rentré dans les ordres pour expier ses captures innombrables. D'autres prétendaient qu'il avait été englouti par l'un de ces poissons-chats qui hantent les vieux fonds d'écluse, et dont la gueule ouverte pouvait mesurer, disait-on, plus d'un mètre de circonfé-

rence... Devenu au fil du temps une sorte de légende, on lui prêtait tous les talents, toutes les anecdotes. À en croire les plus imaginatifs, Thérézien de Bassac avait plus de cent ans, demeurait dans un monastère mystérieux niché dans un bras secret du fleuve, où il pêchait encore, aidé de quelque magie venue du ciel. Un hurluberlu prétendait qu'il pêchait en trempant les poils immenses de sa barbe dans l'onde pure d'une rivière cachée. Enfin quand le poisson se faisait rare, on accusait le vieux moine : c'était sûr, c'était lui qui avait encore tout ramassé avec ses sortilèges !

Le commissaire connaissait le moine Thérézien. Mais ce n'était pas le genre d'histoire qu'il racontait à n'importe qui. Tout de même, quelques-uns de ses amis les plus proches auraient pu vous le dire : Alors qu'il était encore un jeune inspecteur champion des concours de pêche, Superu avait rencontré le célèbre moine. Déjà vieux à l'époque, le moine avait pris ce jeune policier en affection, comme une sorte de disciple à qui il aurait voulu léguer une part de son enseignement avant de prendre sa retraite.

Un jour, après qu'il eut supplié le vieux moine pendant des heures avec la force de sa jeunesse et le culot de son inexpérience, le jeune inspecteur se vit confier par un Thérézien de Bassac attendri, une de ses cuillères mythiques.

Pour les ignares du bouchon, pour les incultes de la bombette ou de la pêche à l'anglaise, on aurait dit un simple bout de métal aplati et doré avec de drôles de taches de peinture sur un côté.

La pièce était accrochée à une tige de métal ornée d'un plomb taillé en cylindre légèrement biseauté.

Mais pour les connaisseurs, ah ! Pour les connaisseurs ! C'était une cuillère de Thérézien de Bassac ! Un de ces leurres artificiels recouverts de couleurs et d'un vernis de sa fabrication. Il en gardait jalousement le secret, comme un vieil alchimiste garde la formule qui permet de changer le plomb en or. Ses leurres étaient, dit-on, capables de berner les plus vieux, les plus malins, et surtout les plus gros poissons du fleuve. Posséder, ne serait-ce que quelques heures, une cuillère du moine, c'était à coup sûr enfiler les records comme d'autres enfilent les perles pour s'en faire des colliers. Des perches de quatre-vingt centimètres, des brochets d'un mètre cinquante...

Le commissaire, qui ne rêvait pas encore de devenir commissaire, s'imaginait alors posant fièrement pour la *Charente libérée* aux côtés d'un de ces monuments à écailles, un de ces monstres marins dont on parle souvent mais qu'on attrape jamais. Mais voilà : les outils du bon Dieu, c'est pas fait pour les débutants, aussi prometteurs que soient leurs débuts... Et sur une touche «énOrme», sans doute un gros, un très gros carnassier, le commissaire avait cassé son fil... La cuillère était perdue à tout jamais.

Elle gisait vraisemblablement par cinq mètres de fond sous un linceul de vase et de feuilles mortes. Ou bien elle ornait la lèvre charnue d'un vieux brochet couvert de cicatrices : des marques laissées par une existence risquée faite de chasses et de

combats pour la survie. Ça doit pas être marrant tous les jours d'être un brochet.

Par la suite, le commissaire Supèru avait pris ses distances avec la pêche. À l'exemple de son vieux maître, honteux peut-être de la perte de ce petit morceau de métal, il avait peu à peu renoncé à pêcher le gros gibier.

Alors quand le soleil pointait ses rayons frais du début du printemps, le commissaire se ramenait lui aussi dans le parc sur le bord du fleuve. Il lançait quelques boulettes ou quelques grains aux carpes centenaires. Puis il installait son petit matériel de peintre : une espèce de chevalet pour miniatures sur lequel il fixait des cuillères qu'il essayait de peindre à la manière du vieux moine. Le commissaire se laissait aller à des rêveries contemplatives et créatives. Inspiré par les couleurs changeantes du ciel et des poissons, par les reflets du soleil sur les arbres et la surface filante de l'eau, il peignait désormais des cuillères, des modèles uniques pour une pêche aux carnassiers qu'il ne pratiquait plus qu'en songe. Les cuillères allaient toutes bien sagement prendre place dans une vitrine de son salon, pour ne plus jamais en sortir. Les plus grands pêcheurs ne sont pas forcément ceux qui font les plus belles prises.

À ceux qui croyaient s'apitoyer sur son sort, le commissaire tapotait sur l'épaule avec un sourire aimable et rassurant. C'était histoire de dire que tout allait bien, qu'il ne fallait pas s'en faire pour lui. Son bonheur était maintenant différent, c'est tout. Il promenait son nez en l'air dans une nature magnifique. Le vent frais lui chatouillait les cils

des narines. Il regardait les poissons dans l'eau. Et ça lui suffisait. Même dans son boulot, il avait changé ses manières. Il ne courait plus à pleine bombe après les voleurs comme quand il était tout juste émoulu de l'école de police. Non. Il observait en silence. Il savait, calmement, sans s'essouffler, retrouver ses proies délinquantes sans raffut ni tintouin. Le commissaire Supèru était aussi tranquille et philosophe que son chien Bonhomme. Fallait se le dire, il semblait que plus rien au monde ne put énerver le commissaire.

Ainsi ces derniers jours, quand Rico s'était encore fait crier dessus par le patron de la station Caltex qui l'avait surpris en train de lutiner la belle Lina ; Rico avait enfourché son bolide, avait mis trois pieds dedans – musique à fond – et avait traversé à pleine bourre les allées du parc avec un œil si sombre qu'on aurait dit qu'il allait pleuvoir. Les gravillons et le sable des allées avaient fait un nuage incroyable. Le moteur de la moto crachait le feu et les décibels comme un tonnerre de Brest. Les mamans criaient dans tous les sens pour retrouver leurs bambins dans ce brouillard piquant. Des passants s'étaient jetés sur les pelouses pour s'écarter, et ils y recevaient déjà les réprimandes des gardes champêtres. D'autres avaient carrément plongé dans le fleuve. Un ahuri avait terminé juché sur une poubelle. Le chien du commissaire avait perdu son calme et avait aboyé pour protester.

Mais malgré l'agression sonore et poussiéreuse,

malgré l'affolement et la protestation générale, le commissaire était demeuré d'un flegme absolu. Une concentration d'ascète. Serein, débonnaire et philosophe, tel était le commissaire ; comme ces grosses carpes plus que centenaires, dont les grosses écailles font des reflets d'or et de bronze sur leurs corps de dirigeables, et qui font une sorte de moue en contemplant les hameçons trop clinquants qu'on voudrait leur faire gober.

Un qui ne ressemblait pas au commissaire, c'était son adjoint Bigogno. Il était tout en nerf celui-là. Une véritable tornade blanche. Tout le temps à essayer d'imiter son patron, à le couvrir de compliments, sincères mais maladroits, à fomenter des plans abracadabrants pour filocher quelque truand, histoire de faire avancer son avancement... parce que le respect de la loi et de la vertu, c'était pas trop le truc de l'adjoint Bigogno. Lui, ce qu'il voulait, c'était avancer dans la « carrière ». Et vu le nombre de carabistouilles qui pendaient à son matricule, c'était pas « gagné gagné ». Son livret disciplinaire ressemblait un peu à une anthologie des bavures policières. Une sorte d'anti-manuel de police qui aurait fait rougir n'importe lequel de nos ministres de l'Intérieur.

À Angoulême, quand on vous parlait de couillonisse, il y en avait toujours un pour répondre : « Bigogno ! » Et tout le monde s'esclaffait ou se tapait sur les cuisses en pétant de rigolade. Il y avait toujours une nouvelle anecdote à raconter sur l'adjoint. Et comme on ne prête qu'aux riches,

on ne tarda pas à mettre sur le compte du pauvre Bigogno toutes les couillonades des trois départements alentours. Comme la fois où il avait équipé ses hommes de trottinettes électriques ! Il avait voulu impressionner le commissaire, en faisant une démonstration sur les rives du fleuve. Il avait mis son uniforme de gala. Toute la presse et les huiles du canton avaient été convoquées. Avec le sourire de ceux qui se croient gagnants quelles que soient les circonstances, il avait fièrement mis un coup de gaz... et... plouf ! Il avait fini lamentablement sa course dans la flotte.

Ou encore, quand il avait fait bloquer le trafic des T.G.V. entre Paris et Bordeaux, parce qu'il avait surpris une conversation dans un bar d'Angoulême entre deux bédéphiles. Ils parlaient d'une attaque de train par un gang américain composé de quatre frères Dalton commandés par le plus jeune répondant au mystérieux sobriquet de « Joe ». Ils venaient de s'évader du pénitencier de « Red Rock ».

La plupart du temps, l'adjoint se contentait de suivre docilement le commissaire, comme un bon chien à visage humain, faisant écho à Bonhomme, le setter irlandais de son maître. Il essayait parfois d'imiter le commissaire Supèru, mais c'était généralement assez pitoyable.

Peu avant que Rico ait l'idée de traverser les allées du parc comme une tornade vrombissante, l'adjoint essayait, depuis la rive, de harponner les carpes avec un bout de bois. C'était sa manière triviale et pour tout dire « idiote », de tenter de

comprendre la relation quasiment « spirituelle » qui existait entre le fleuve et le commissaire Supèru. Mais là où le commissaire méditait en silence pendant de longues minutes, l'adjoind utilisait sa perche de bois mal équarrie comme un harpon de carnaval. Il ne faisait aucun mal aux carpes qui devaient juger la méthode à la fois sacrilège et ridicule. C'était en tous les cas bien en dessous de leur dignité de reine des eaux et de leur parure vert émeraude.

Attiré par ce bruyant manège, le garde-pêche se planta bientôt sous le nez de Bigogno. Le garde-pêche portait un uniforme officiel de l'administration des fleuves et rivières du département. Il prenait son rôle très au sérieux, autant que son uniforme. Pourchassant sans répit les contrevenants, il les sermonnait avec un accent du Sud-Ouest à vous laisser coucher dehors, un accent étrangement mâtiné de tournures créoles... Comment vous dire?... Quand il parlait, le garde-pêche, ça sentait l'ail et le piment. Et peut-être bien aussi que ça sentait les grillons¹, le petit coup de blanc et le brin d'aillet². Il traînait gravement sur certaines syllabes, afin d'insister sur l'autorité que lui conférait sa fonction de garde-pêche départemental assermenté. Il avait pour les sacrosaintes « lois et règlements de la pêche », comme

1. Les grillons sont une manière de rillettes maigres, spécialité de la Charente.

2. Autre spécialité locale.

une sorte de vénération. De cette vénération qu'avaient les instituteurs de la troisième république pour... la République justement ! Avec un « R » majuscule.

Il mettait un zèle tout particulier à vérifier que les pêcheurs étaient bien équipés « du bon appareil ». « Avez-vous le bon appareil ? » était la phrase qu'il répétait à l'envie, presque cent fois par jour. Et à chaque fois cela plongeait le pêcheur inexpérimenté dans une terrible angoisse. Car certaines boutiques de pêche vendaient tout et n'importe quoi à n'importe qui pourvu que ce soit cher, sans se soucier d'informer le client débutant : que tel matériel était interdit, tel engin était réservé à certains endroits, telle technique n'était autorisée qu'à certaines périodes de l'année.

Le contrôle des « z'appareils » c'était donc pour le préposé l'assurance de remplir avant le soir son carnet à souches, en moins de temps qu'il n'en faut à un pêcheur de concours pour remplir sa bourriche. Il distribuait procès-verbaux et contraventions comme un semeur, en épelant sadiquement les syllabes de ses « CON TRA VEN TIONS », autre mot favori de son glossaire, à en faire trembler les plus vieux filous de la braconne comme les plus innocents des débutants.

Fixant Bigogno droit dans les yeux, le garde-pêche parla fort avec une lenteur exagérée :

– Mais... ma parole... ce n'est pas le bon appareil ! Et en plus, vous avez deux jours d'avance, malandrin ! La saison de la pêche ne commence qu'après-demain. Et je le sais bien, je connais la

pêche, à c't'heure puisqu'il se trouve, figurez-vous, que je suis le garde-pêche...

L'adjoint qui ne l'avait pas vu ni entendu venir, fit un bond en arrière. D'abord troublé par le discours et le ton sévère du préposé, il reprit finalement ses esprits :

– Mais voyons, je ne fais que m'amuser à piquer mon bâton dans l'eau. Et en plus, je n'ai rien pêché.

– On regimbe ? On esquivé ? On s'éparpille ?
– ... ?

– Figurez-vous jeune homme, que je suis le garde-pêche. D'ailleurs, c'est marqué là sur mon plastron ! Il joint le geste à la parole. Et là sur ma casquette ! Il joint encore le geste à la parole, amenant les yeux de Bigogno à le regarder par en dessous, tête penchée en arrière.

L'adjoint lit difficilement :

– G-a-r-d-euh... p-ê-ch-euh...

– Avez-vous une carte de pêche ?

– Ben non.

– Alors contravention !

– Mais la pêche est fermée, et ce n'est pas le bon appareil...

– Re-contravention et re re-contravention !

– Mais je suis l'adjoint de police !

– Cela vous autoriserait-il, en vertu d'une loi particulière dont j'ignorerais jusqu'à l'existence, à pêcher sans autorisation, licence ou permis, ni même timbre fiscal ?

– Non.

– Alors contravention !

- Mais je n’ai rien pêché...
- Je vois que monsieur regimbe encore... Alors je vais expliquer à monsieur : vous aviez l’intention de pêcher, intention manifestée par l’existence de cet appareil qui est entre vos mains, lequel n’est certes pas le bon appareil, à savoir une canne à pêche réglementaire et certifiée conforme aux normes internationales et néanmoins européennes, mais prolonge comme qui dirait l’intention mentalement formulée de pratiquer la pêche, en dehors des périodes d’ouverture, et par-là même me force à constater l’infraction : contravention !
- Mais...
- Vous niez ?
- Non m....
- Il avoue le bougre ! Alors CON TRA VEN TION !